

## Histoire et sociologie du Vêtement [Quelques observations méthodologiques]

Quelques observations méthodologiques

Roland Barthes

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Barthes Roland. Histoire et sociologie du Vêtement [Quelques observations méthodologiques]. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 12<sup>e</sup> année, N. 3, 1957. pp. 430-441;

doi : 10.3406/ahess.1957.2656

[http://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1957\\_num\\_12\\_3\\_2656](http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1957_num_12_3_2656)

---

Document généré le 28/04/2017

# HISTOIRE ET SOCIOLOGIE DU VÊTEMENT

## *Quelques observations méthodologiques*

**J**USQU'AU DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, il n'y a pas eu, à proprement parler, d'Histoire du Costume, mais seulement des études d'archéologie antique ou des recensions d'habits par qualité <sup>1</sup>. A l'origine, l'Histoire du Costume a été un fait essentiellement romantique, soit qu'il s'agit de fournir aux artistes, peintres d'époque ou hommes de théâtre, les éléments figuratifs de la « couleur locale » nécessaire à leurs œuvres, soit que l'historien s'efforçât d'établir une équivalence entre la forme vestimentaire et l'« esprit général » d'un temps ou d'un lieu (*Volksgeist, Zeitgeist, spirit of the time*, caractère moral, ambiance, style, etc.). Les travaux proprement scientifiques sur le costume sont apparus vers 1860 ; ce sont des travaux d'érudits, d'archivistes comme Quicherat, Demay ou Enlart <sup>2</sup>, d'ordinaire médiévistes ; leur propos principal est de traiter le costume comme une addition de pièces, et la pièce vestimentaire elle-même comme une sorte d'événement-historique, dont il convient avant tout de dater l'apparition et de donner l'origine circonstancielle. Ces travaux prévalent encore aujourd'hui, dans la mesure où ils continuent d'inspirer les innombrables histoires vulgarisées qui foisonnent, en liaison avec le développement du mythe commercial de la mode. L'Histoire du Costume n'a pas encore bénéficié du renouveau des études historiques survenu en France depuis une trentaine d'années : la dimension économique et sociale de l'Histoire, les rapports du vêtement et des faits de sensibilité tels que Lucien Febvre les a définis, l'exigence d'une saisie idéologique du passé comme peuvent la postuler les historiens marxistes, c'est en fait toute la perspective institutionnelle du costume qui fait encore défaut ; lacune d'autant plus paradoxale que le vêtement est objet à la fois historique et sociologique, s'il en fût.

1. On trouvera une liste de ces travaux (par siècle) dans R. COLAS, *Bibliographie générale du costume et de la mode*, Paris, Librairie Colas, 1932-1933, 2 vol. in-4° (t. II, p. 1 412 sq.), et dans C. ENLART, *Manuel d'archéologie française*, Paris, Picard, 1916, in-8° (t. III, p. XXI).

2. J. QUICHERAT, *Histoire du Costume en France*, Paris, Hachette, 1875, III-680 p. ; ENLART, *op. cit.* ; G. DEMAY, *Le Costume au moyen âge, d'après les sceaux*, Paris, Dumoulin et Cie, 1880, in-4°, 496 p.

Les insuffisances des histoires du costume parues à ce jour sont donc d'abord celles-là mêmes de toute histoire historisante. Mais l'étude du vêtement pose un problème épistémologique particulier, que l'on voudrait au moins indiquer ici : celui que pose l'analyse de toute structure, à partir du moment où elle doit être saisie dans son histoire, sans cependant lui faire perdre sa constitution de structure : le vêtement est bien, à chaque moment de l'histoire, cet équilibre de formes normatives, dont l'ensemble est pourtant sans cesse en devenir.

Ce problème, les histoires du costume l'ont résolu dans la confusion. Placées devant l'obligation de travailler sur des *formes*, elles ont tenté de recenser des *différences* : les unes, internes au système vestimentaire lui-même (les changements de silhouette), les autres, externes, empruntées à l'histoire générale (époques, pays, classes sociales). L'insuffisance des réponses est ici générale, au niveau à la fois de l'analyse et de la synthèse. Sur le plan de la différenciation interne, aucune histoire du costume ne s'est encore préoccupée de définir ce que pourrait être, à un moment donné, un système vestimentaire, l'ensemble axiologique (contraintes, interdictions, tolérances, aberrations, fantaisies, congruences et exclusions) qui le constitue ; les archétypes qui nous sont livrés sont purement graphiques, c'est-à-dire relevant d'un ordre esthétique (et non sociologique) <sup>1</sup> ; de plus, au niveau même de la pièce, en dépit du sérieux des recensions, l'analyse reste confuse : d'une part le seuil qualitatif à partir duquel une pièce change ou de forme ou de fonction, est rarement précisé ; autrement dit, l'objet même de la recherche historique reste ambigu : quand une pièce *change-t-elle* vraiment, c'est-à-dire quand y a-t-il vraiment histoire <sup>2</sup> ? D'autre part, la position de la pièce sur l'axe horizontal du corps (degrés d'extériorité) est suivie d'une façon trop lâche, en sorte que le jeu complexe des dessous, vêtement et sur-vêtements, n'est jamais analysé dans sa légalité <sup>3</sup>.

La différenciation externe peut paraître plus solide, dans la mesure où elle reçoit la caution d'une Histoire générale avec laquelle nous sommes familiarisés. Pourtant, là-même, l'insuffisance est grande, également significative de la difficulté épistémologique signalée à l'instant. Géographiquement, les histoires du costume n'ont pas tiré parti d'une loi établie par les folkloristes, à propos des faits de folklore : tout système vesti-

1. Les meilleurs dessins, parce que se donnant ouvertement pour schématiques, sont ceux de : N. TRUMAN, *Historic Costuming*, Londres, Pitman, 1936, xi-156 p., *in fine*.

2. L'histoire de la langue est ici d'un faible secours : non seulement une pièce peut changer de nom sans changer de fonction, mais, inversement, elle peut changer de fonction sans changer de nom. Au reste, la lexicologie du vêtement est encore très fragmentaire (Voir : A. J. GREIMAS, *La mode en 1830...*, thèse dactylographiée, 1948, et É. R. LUNDQUIST, *La mode et son vocabulaire*, Göteborg, 1950, 190 p.).

3. Il y aurait lieu de recenser toutes les translations de pièces. Une loi s'en dégagerait peut-être, qui semble toujours pousser la pièce de l'interne vers l'externe ; seuls les psychanalystes ont traité jusqu'à présent ce point.

mentaire est régional ou international, jamais national<sup>1</sup> ; leur présentation géographique est toujours fondée sur un *leadership* aristocratique de la mode, sans que ce leadership soit jamais replacé dans son contexte politique et, en ce qui concerne notre costume, européen. Socialement d'ailleurs, les histoires du costume ne s'occupent à peu près que du costume royal ou aristocratique ; non seulement la classe sociale est réduite à une « image » (le seigneur, la dame, etc.), privée de son contenu idéologique<sup>2</sup>, mais encore, hors des classes oisives, il n'est jamais mis en rapport avec le travail vécu du porteur : c'est tout le problème de la fonctionnalisation du vêtement qui est ici passé sous silence. Enfin, historiquement, la périodisation est donnée d'une façon abusivement étroite. On connaît les difficultés que pose toute périodisation historique<sup>3</sup> ; Lucien Febvre proposait de substituer à l'usage d'une double datation terminale, celui d'une simple datation centrale ; cette règle serait d'autant plus sage en histoire du costume que, en matière de vêtement, les commencements et les fins de mode (au sens large du terme) sont toujours étalés dans le temps. En tout cas, s'il est possible de dater à une année près l'apparition d'une pièce en retrouvant son origine circonstancielle, il est abusif de confondre l'invention d'une mode et son adoption et encore plus abusif d'assigner à une pièce une fin rigoureusement datée ; c'est pourtant ce que font à peu près toutes les histoires du costume, fascinées dans la plupart des cas par le prestige chronologique du règne, ou même de la portion politique de règne. Le Roi reste ici magiquement affecté d'une fonction charismatique : on le considère par essence comme le Porteur du Vêtement.



Telles sont les principales lacunes des descriptions différentielles en usage dans les Histoires du Costume. Mais ce sont là, en somme, des insuffisances que toute vue un peu large de l'Histoire pourrait redresser. Le problème est plus grave, parce que plus spécifique, en ce qui concerne l'erreur fondamentale de toutes les Histoires du Costume, qui est de confondre sans précaution méthodologique les critères internes et externes de différenciation. Le vêtement est toujours implicitement conçu comme le signifiant particulier d'un signifié général qui lui est extérieur (époque, pays, classe sociale) ; mais, sans prévenir, l'historien suit tantôt l'histoire du signifiant : évolution des silhouettes, tantôt celle du signifié : règnes,

1. A. VARAGNAC, *Définition du Folklore*, Paris, Soc. d'Ed. géogr., maritimes et coloniales, 1938, VIII-66 p. (p. 21).

2. L'apparition de la supercherie vestimentaire, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, ne peut être comprise que si on la lie organiquement à une transformation idéologique de la fonction de « paraître » social. Quicherat lui-même (*op. cit.*, p. 380) n'a pas hésité à la mettre en rapport avec la naissance du capitalisme ; mais ce genre d'observations est très rare.

3. Lucien FEBVRE, « Le problème des divisions en histoire », in *Bulletin du Centre International de Synthèse historique*, n° 2, déc. 1926, p. 10 sq.

nations. Or ces histoires n'ont pas forcément le même temps ; d'abord parce que la mode peut très bien produire son propre rythme <sup>1</sup> : il y a une indépendance relative des changements de formes à l'égard de l'histoire générale qui les supporte, dans la mesure même où la mode ne dispose que d'un nombre *fini* de formes archétypiques, ce qui implique finalement une histoire partiellement cyclique <sup>2</sup>, ensuite parce que l'histoire est par définition faite d'un « temps social à mille vitesses et à mille lenteurs » (F. Braudel) ; et par conséquent les rapports du signifiant et du signifié vestimentaire ne peuvent être donnés à aucun moment d'une façon simple et linéaire.

Faut-il ajouter que les « Psychologies » du vêtement, nombreuses du côté anglo-saxon, ne sont pas, sur ce point précis, d'un très grand secours ? Elles laissent entière la difficulté méthodologique majeure, qui est d'unir à chaque instant une histoire et une sociologie du costume. On a beaucoup discuté des motivations de l'habillement, notamment sur le plan phylogénique, ce qui n'est pas sans rappeler les discussions toujours vaines sur l'origine du langage. Pourquoi l'homme s'habille-t-il ? On a soupesé l'importance respective des trois facteurs suivants : protection, pudeur, ornementation <sup>3</sup>. S'arrêtant surtout au rapport de la parure et de la protection, et s'autorisant de certaines observations ethnographiques (des peuples à climat rude, comme les indigènes de la Terre de Feu, pensent à s'orner, non à se protéger), ou de certains traits de psychologie infantine (l'enfant se pare et se déguise mais ne se vêt pas), on a cru pouvoir établir que le mobile de parure était de beaucoup le plus important ; on a même voulu réserver le terme de vêtement aux faits de protection et le terme de costume aux faits de parure. Il semble que toutes ces discussions soient victimes d'une illusion « psychologique » : définir un fait social comme le vêtement par la somme d'un certain nombre d'instincts, conçus sur un plan strictement individuel, et simplement « multipliés » à l'échelle du groupe : problème que la sociologie veut précisément dépasser <sup>4</sup>.

En fait, ce qui doit intéresser le chercheur, historien ou sociologue, ce n'est pas le passage de la protection à la parure (passage illusoire), mais la tendance de toute couverture corporelle à s'insérer dans un sys-

1. Sur la régularité profonde des rythmes de mode, voir J. RICHARDSON et A. L. KROEBER, *Three centuries of women's fashions, a quantitative analysis*, Univ. of California Press, 1940, in-4°.

2. Le retour de certaines formes à des siècles de distance a induit certains auteurs à replacer le costume dans les perspectives d'une sorte d'anthropologie universelle. Voir à ce sujet R. BROBY-JOHANSEN, *Kropp och Kläder*, Copenhague, 1953, 247 p., et B. RUDORSKY, *Are Clothes modern ?* Chicago, Paul Theobald, 1947, 241 p.

3. Pour cette discussion, voir surtout : FLUGEL, *The Psychology of Clothes*, Londres, Hogarth Press, 1950, 257 p., ch. 1, et H. et M. HILER, *Bibliography of Costume*, New York, H. W. Wilson C°, 1939, 4<sup>e</sup> édit., préface. Sur le motif de pudeur, outre les ouvrages cités : P. BINDER, *Muffs and Morals*, Londres, G. G. Harrap, 1953, 256 p. et E. PETERSON, *Pour une théologie du vêtement*, Lyon, Ed. de l'Abeille, 1943, 23 p.

4. G. GURVITCH, *La vocation actuelle de la Sociologie*, Paris, P.U.F., 1950, ch. 1.

tème formel organisé, normatif, consacré par la société. Les premiers soldats romains qui ont jeté sur leurs épaules une couverture de laine pour se protéger de la pluie, accomplissaient un acte de pure protection ; mais sitôt que matière, forme et usage ont été, non pas embellis, mais simplement réglementés par un groupe social défini (par exemple, les esclaves de la société gallo-romaine, alentour le II<sup>e</sup> siècle), la pièce a accédé au système, le vêtement est devenu costume (pénule), sans que l'on puisse retrouver dans ce passage trace d'une finalité esthétique. C'est l'appropriation d'une forme ou d'un usage par la société à travers des règles de fabrication <sup>1</sup>, qui fonde le costume, ce ne sont pas les variations de son quantum utilitaire ou décoratif. Qu'une femme mette une fleur dans sa chevelure reste un fait de parure pur et simple, tant que l'emploi (couronne de mariée) ou la place (fleur sur l'oreille dans le costume gitan) n'en ont pas été réglementés par le groupe social lui-même : c'est alors seulement que le fait de parure devient fait de costume.

Ceci semble une vérité première. On a vu pourtant que les travaux consacrés au costume, qu'ils soient historiques ou psychologiques, n'ont jamais réellement posé le costume comme un système, c'est-à-dire comme une structure dont les éléments n'ont jamais une valeur propre, mais sont signifiants dans la mesure seulement où ils sont liés par un ensemble de normes collectives. Certes, des silhouettes, des formes archétypiques ont été dégagées, notamment sur le plan graphique. Mais le système est tout autre chose qu'une *gestalt* ; il est essentiellement défini par des liaisons normatives, qui justifient, obligent, interdisent ou tolèrent, en un mot règlent l'assortiment des pièces sur un porteur concret, saisi dans sa nature sociale, historique : c'est une *valeur*. C'est donc expressément au niveau de la société que le vêtement doit se décrire, non en termes de formes esthétiques ou de motivations psychologiques, mais en termes d'institution ; l'historien et le sociologue n'ont pas à étudier seulement des goûts, des modes ou des commodités ; ils doivent recenser, coordonner et expliquer des règles d'assortiment ou d'usage, des contraintes et des interdictions, des tolérances et des dérogations ; ils doivent recenser non des « images » ou des traits de mœurs, mais des rapports et des valeurs ; c'est pour eux la condition préalable à toute relation entre le vêtement et l'histoire, car ce sont précisément ces liaisons normatives qui sont en dernière instance véhicules de signification. Le costume est essentiellement un fait d'ordre axiologique.

Sans doute, ce qui explique les difficultés de nos auteurs à traiter le costume comme un système, c'est qu'il n'est pas facile de suivre l'évolution d'une structure dans le temps, la succession continue d'équilibres dont les éléments se modifient inégalement. Cette difficulté, une autre

1. Il est évident que plus la fabrication est standardisée, plus le système vestimentaire est fort. Voir à ce sujet les observations de G. FRIEDMANN sur les usines de fabrication du gilet et du veston, in *Le Travail en miettes*, Paris, Gallimard, 1956 (p. 29 sq).

science au moins l'a déjà rencontrée, et en partie résolue, c'est la linguistique. Depuis Saussure, on sait que le langage, comme le costume, est à la fois système et histoire, acte individuel et institution collective. Langage et costume sont, à chaque moment de l'histoire, des structures complètes, constituées organiquement par un réseau fonctionnel de normes et de formes ; la transformation ou le déplacement d'un élément peut modifier l'ensemble, produire une nouvelle structure : on a sans cesse affaire à des équilibres en mouvement, à des institutions en devenir. Sans vouloir entrer ici dans la querelle du structuralisme, il est impossible de nier l'identité du problème central. Ceci ne veut pas dire que ce problème peut recevoir des solutions identiques dans l'un et l'autre cas. Du moins peut-on attendre de la linguistique contemporaine qu'elle fournisse à l'étude du costume, des cadres, des matériaux et des termes de réflexion, déjà élaborés depuis une cinquantaine d'années. Il faut donc examiner rapidement l'incidence méthodologique des modèles saussuriens sur l'étude du costume <sup>1</sup>.

#### I. — LANGUE ET PAROLE, COSTUME ET HABILLEMENT.

On sait que pour Saussure, le langage humain peut être étudié sous deux aspects, l'aspect de *langue* et l'aspect de *parole*. La langue est une institution sociale, indépendante de l'individu, c'est une réserve normative dans laquelle l'individu puise sa parole, c'est « un système virtuel qui ne s'actualise que dans et par la parole ». La parole est un acte individuel, « une manifestation actualisée de la fonction de langage », *langage* étant un terme générique qui comprend la langue et la parole <sup>2</sup>. Il semble extrêmement utile de distinguer d'une façon analogue dans le vêtement, une réalité institutionnelle, essentiellement sociale, indépendante de l'individu, et qui est comme la réserve systématique, normative, dans laquelle il puise sa propre tenue ; nous proposons d'appeler cette réalité, qui correspond à la langue chez Saussure, le *costume* ; et une réalité individuelle, véritable acte de « vêtement », par lequel l'individu actualise sur lui l'institution générale du costume ; nous proposons d'appeler cette seconde réalité, qui correspond à la parole chez Saussure, l'*habillement*. Costume et habillement forment un tout générique, auquel nous proposons de réserver désormais le nom de *vêtement* (c'est le langage chez Saussure).

On doit se garder évidemment de pousser inconsidérément l'analogie.

1. SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1949, 4<sup>e</sup> éd., 381 p. On préférera ici la formulation du structuralisme par Saussure à celle de ses épigones de l'École de Prague, plus étroite ; celle de Saussure est plus historique, bien plus proche du durkheimisme. Quant à la possibilité d'extrapoler le saussurisme à d'autres disciplines que la linguistique, elle se trouve impliquée dans le saussurisme lui-même, qui est fondé sur un postulat épistémologique général.

2. S. ULLMANN, *Précis de sémantique française*, Paris, P.U.F., 1952, 334 p. (p. 16).

Seule une opposition fonctionnelle des deux plans peut avoir une validité méthodologique. Elle a été entrevue à propos du vêtement-même par Troubetskoï, qui établit un parallèle entre les tâches de la phonétique et de la phonologie et celles de la description vestimentaire <sup>1</sup>. L'opposition costume/habillement ne peut d'ailleurs que servir le point de vue sociologique : en caractérisant fortement le costume comme une institution et en séparant cette institution des actes concrets et individuels par lesquels, pour ainsi dire, elle se réalise, on est amené à rechercher et à dégager les composantes sociales du costume : groupes d'âge, sexes, classes, degrés de culture, localisations, tandis que l'habillement reste un fait empirique, essentiellement soumis à une approche phénoménologique : le degré de désordre ou de saleté d'un vêtement porté, par exemple, est un fait d'habillement, il n'a pas de valeur sociologique, sauf si désordre et saleté fonctionnent comme des signes intentionnels (dans un costume de scène) ; à l'inverse, un fait d'apparence moindre, comme la marque différentielle du vêtement des femmes mariées et des jeunes filles dans telle société, est un fait de costume ; il a une forte valeur sociale.

Le *fait d'habillement* est constitué par le mode personnel dont un porteur adopte (ou adopte mal) le costume qui lui est proposé par son groupe. Il peut avoir une signification morphologique, psychologique ou circonstancielle, il n'en a pas de sociologique <sup>2</sup>.

Le *fait de costume* est l'objet propre de la recherche sociologique ou historique. Nous avons déjà été amené à signaler l'importance de la notion de « système vestimentaire » <sup>3</sup>.

Faits de costume et faits d'habillement peuvent sembler parfois coïncider, mais il n'est pas difficile de rétablir dans chaque cas la distinction : la carrure d'épaules, par exemple, est un fait d'habillement quand elle correspond exactement à l'anatomie du porteur ; elle est fait de costume quand sa dimension est prescrite par le groupe à titre de mode. Il est bien

1. N. S. TROUBETSKOÏ, *Principes de phonologie*, trad. J. Cantineau, Paris, Klincksieck, 1949, xxxiv-396 p.

2. A titre d'hypothèse de travail, nous proposons de classer les faits d'habillement de la façon suivante :

1° Dimensions individuelles du vêtement, en fonction de la taille du porteur. — 2° Degré et particularités d'usure, de désordre ou de saleté. — 3° Carences partielles, absences de pièces. — 4° Non usage (boutons non boutonnés, manches non enfilées, etc.). — 5° Protection pure, non formalisée (vêtement improvisé). — 6° Choix des couleurs (à l'exception des couleurs ritualisées : deuil, mariage, uniformes, tartans, etc.). — 7° Dérivations circonstancielle d'emploi d'une pièce. — 8° Gestes d'usage non stéréotypés, propres au porteur. — 9° Anomalies et dérogations aux faits de costume.

3. On peut proposer les précisions suivantes :

I. *Pièces* : 1° Formes, substances ou couleurs formalisées ou ritualisées. — 2° Usages circonstanciels fixes. — 3° Gestes stéréotypés. — 4° Modalités consacrées de port. — 5° Distribution des éléments accessoires (poches, boutons, etc.).

II. *Systèmes ou assortiments* : 1° Système global apparent (« tenue »). — 2° Système partiel formant une unité d'usage ou de signification. — 3° Incompatibilité de pièces. — 4° Congruences de pièces. — 5° Jeu d'apparition de l'externe et de l'interne. — 6° Faits d'habillement reconstitués artificiellement à des fins significatives et à l'usage d'un groupe (costumes de théâtre, de cinéma).



évident qu'il y a entre l'habillement et le costume un mouvement incessant, un échange dialectique que l'on a pu définir à propos de la langue et de la parole, comme une véritable *praxis* <sup>1</sup>.

Pour le sociologue, c'est évidemment le passage de l'habillement au costume qui est le plus important. Ce passage peut se saisir dans un élargissement numérique du fait d'habillement (à la condition expresse que cet élargissement puisse être défini comme un phénomène d'adoption), ou encore dans une initiative technologique du fabricant de vêtements ou de son syndicat. Par exemple, le port du manteau sur les épaules, manches pendantes, devient un fait de costume à partir du moment où : 1. une communauté en fait une marque distinctive imposée à tous ses membres (Frères des Ecoles chrétiennes) ; 2. le fabricant pourvoit des manteaux de confection de brides intérieures pour passer les bras et retenir le manteau sans enfiler les manches (système anglais). Il faut noter qu'un fait d'habillement d'abord constitué par un état dégradé du costume peut se transformer de nouveau en fait de costume secondaire, à partir du moment où la dégradation fonctionne comme un signe collectif, comme une valeur : par exemple, le costume peut impliquer à l'origine l'usage de tous les boutons de la chemise ; puis tel habillement négligera de boutonner les deux boutons supérieurs ; cette carence redeviendra elle-même fait de costume à partir du moment où elle sera constituée en norme par un groupe déterminé (dandysme).

La mode est toujours un fait de costume ; mais son origine peut représenter l'un ou l'autre mouvement. Tantôt la mode est un fait de costume élaboré artificiellement par des spécialistes (par exemple, la haute couture), tantôt elle est constituée par la propagation d'un simple fait d'habillement, reproduit à l'échelle collective pour des raisons diverses <sup>2</sup>. Il semble que pour l'époque actuelle, le premier procédé (dispersion d'un fait de costume en faits d'habillement) soit surtout fréquent dans la mode féminine, tandis que le second (élargissement d'un fait d'habillement en fait de costume), si l'on s'en tient du moins aux détails du vêtement, se trouve principalement dans la mode masculine (c'est ce que l'on pourrait appeler la « brummellisation » de la mode).

Cet ordre de faits serait à étudier soigneusement. Mais ce que l'on peut prévoir peut-être dès maintenant, c'est que le rapport de l'habillement et du costume est un rapport sémantique : la signification du vêtement croît au fur et à mesure que l'on passe de l'habillement au costume : l'habillement est faiblement significatif, il exprime plus qu'il ne notifie ; le costume est au contraire fortement signifiant, il constitue une relation intellectuelle, notificatrice, entre le porteur et son groupe.

1. Voir à ce sujet A. J. GREIMAS, « L'actualité du saussurisme, in *Le Français moderne*, juil. 1956, p. 202.

2. Le « mannequin » ou la « cover-girl » représentent la réunion la plus étroite possible du fait d'habillement et du fait de costume : il y a dans le vêtement de collection des traces d'habillement (dimensions du porteur), mais ces traces sont infimes, puisque la finalité même de l'habillement est ici de présenter un costume.

II. — DIACHRONIE ET SYNCHRONIE.

Nous avons déjà signalé qu'il était nécessaire de distinguer dans le costume le plan synchronique ou systématique, du plan diachronique ou processif. Ici encore, comme pour la langue, le problème majeur est d'unir dans une saisie véritablement dialectique, le rapport du système et du procès. George H. Darwin, neveu de Charles Darwin, a eu quelque peu l'intuition de ce problème lorsqu'il a établi un parallèle entre le développement biologique et le développement vestimentaire, la pièce correspondant à un organisme et le système (*a whole type of garments*) à une espèce<sup>1</sup>. En fait, le problème ne peut être résolu tant que l'on n'a pas défini le système à l'aide de critères internes, ce que les histoires du costume n'ont pas encore fait. La linguistique, pour sa part, est en train de travailler à éclaircir les rapports de la synchronie et de la diachronie, sans y être encore parvenue ; c'est dire que la science du costume, qui n'est pas encore constituée, est loin d'en avoir approché les données même. On peut du moins proposer deux précautions méthodologiques à cet effort d'explication finale, à la fois structurelle et historique, en s'inspirant dès maintenant de l'expérience de la linguistique. Il faut d'abord accepter d'assouplir la notion de système, penser les structures en termes de tendances peut-être plus qu'en termes d'équilibre rigoureux ; le costume vit en symbiose étroite avec son milieu historique, beaucoup plus que la langue ; des épisodes historiques violents (guerres, exodes, révolutions) peuvent briser rapidement un système ; mais aussi, contrairement à la langue, la réfection du système est beaucoup plus rapide. Il serait ensuite souhaitable de ne pas réintroduire, dans le devenir des formes vestimentaires, des déterminismes extérieurs, avant d'avoir recensé tous les facteurs internes qui, dans le système lui-même, préparent au moins une partie de son évolution<sup>2</sup>.

III. — SIGNIFIANT ET SIGNIFIÉ.

Saussure a postulé, on le sait, une science des significations, sous le nom de sémiologie, dont la sémantique linguistique ne serait qu'une partie. Il va de soi que le vêtement — que l'on ne saurait réduire à une fonction protectrice ou ornementale — est un champ sémiologique privilégié : on peut dire que c'est sa fonction signifiante qui fonde le vêtement en fait social total. Reprenant les observations de M. I. Meyerson sur le signe<sup>3</sup>, distinguons, pour le vêtement, entre les faits indiciels et les faits signifiants (ou de notification) :

1. Sir George H. DARWIN, « Development in Dress », *Macmillan's magazine*, sept. 1872.

2. C'est ce qu'ont tenté de faire en phonologie HAUDRICOURT et JUILLAND (*Essai pour une histoire structurale du phonétisme français*, Paris, Klincksieck, 1949).

3. *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, J. Vrin, 1948, ch. II.

a) *Faits indiciels.* — L'indice se produit en dehors de toute intention ou conduite dirigée. Le rapport que beaucoup d'histoires ont établi entre le costume et « l'esprit » d'une époque serait d'ordre indiciel, si toutefois un tel rapport pouvait avoir une validité scientifique ; ce qui n'est pas encore le cas. On trouvera des faits indiciels plus sérieux dans les études d'un certain nombre d'auteurs anglo-saxons, où le vêtement est traité comme l'indice d'une intériorité. Ces recherches se sont poursuivies dans deux directions. Une direction proprement psychologique (aux États-Unis), au sens de psychologie des choix et des motivations : on a essayé de préciser la hiérarchie des motifs dans les choix vestimentaires, à l'aide de questionnaires et même de tests<sup>1</sup> ; mais il s'agit ici en vérité d'indices restreints que la psychologie en question n'a jamais tenté de mettre en rapport avec une totalité ou psychique ou sociale. La seconde direction de ces recherches sur la psychologie du vêtement est d'inspiration psychanalytique, au sens large du terme. Chacun voit aisément tout ce que l'interprétation psychanalytique peut tirer d'un objet culturel dont les implications érotiques sont probables et dont le caractère formel se prête facilement à des lectures de symboles ; ces tentatives d'explication ne peuvent être jugées sans un jugement d'ensemble sur la psychanalyse, ce qui n'est pas dans notre propos. Mais tout en restant hors du postulat psychanalytique, il semble que les analyses de ce genre soient bien plus fécondes lorsqu'il s'agit de décrire ce que l'on pourrait appeler les expressions de personnalité (*self expression, self-bodility*, classification de Flügel<sup>2</sup>), qu'en ce qui concerne la symbolisation proprement dite, dont les « raccourcis » apparaissent sujets à caution<sup>3</sup>. D'un point de vue méthodologique, ce qui intéressera dans l'explication psychanalytique, c'est que la notion d'indice y est ambiguë : la forme vestimentaire est-elle vraiment un indice, est-elle produite en dehors de toute intention ? Dans la perspective psychanalytique, il y a toujours choix (inconscient) du costume par une collectivité ou de l'habillement par un porteur ; le vêtement est ici toujours donné comme objet d'un déchiffrement possible de la part d'un lecteur (groupe, sur-Moi ou analyste). Le vêtement est, pour le psychanalyste, signification plus qu'indice : la notion de censure prépare celle de

1. On trouvera la bibliographie (déjà ancienne, il est vrai) des enquêtes et questionnaires de psychologie des motivations sur le vêtement dans E. YOUNG BARR, *A Psychological analysis of fashion motivation*, New York, 1934, 101 p.

2. Flügel distingue 9 types de vêtement selon la psychologie du porteur : 1° rebellious type ; 2° resigned type ; 3° unemotional type ; 4° prudish type ; 5° duty type ; 6° protected type ; 7° supported type ; 8° sublimated type ; 9° selfsatisfied type (*op. cit.* p. 96 sq.).

3. On saisira ces deux aspects de l'explication psychanalytique dans l'analyse de l'empesage (Flügel, *op. cit.*, p. 17) donné comme mode d'extension de la personnalité et comme symbole phallique. Hors de la perspective psychanalytique, le vêtement occidental ne présente jamais de symboles (l'un des rares exemples serait le mi-partisme médiéval, symbole de division psychique). Le vêtement est fondé entièrement sur un ordre des *signes*, non des *symboles*, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun lien de motivation entre le signifié et le signifiant.

contrôle en psychologie sociale, tout comme la notion de sublimation n'est que la version psychanalytique du processus de rationalisation. Les équivalences relevées par la psychanalyse sont davantage des faits d'expression que des indices.

b) *Faits de signification ou de notification.* — Entre les faits indiciels et les faits de notification, il peut très bien y avoir des limites mouvantes, obscures : tel fait de notification peut provenir d'un fait indiciel antérieur, le vêtement masculin de sport (d'origine anglaise) a d'abord été simplement l'indice d'un besoin de libération du corps ; puis, détaché de sa fonction, devenu costume (deux-pièces à veste de tweed), il a signifié, notifié un besoin désormais moins senti que consacré. D'une manière générale, l'étude des phénomènes de signification vestimentaire dépend étroitement du soin avec lequel le costume comme système synchronique aura été analysé. Car les phénomènes notificatoires peuvent et doivent toujours, en fait, se définir en termes axiologiques : le système en lui-même n'est qu'une forme, il ne peut rien signifier, sauf à recourir à des considérations extra-sociologiques (philosophie de l'histoire ou psychanalyse). C'est le degré de participation au système (soumission totale, écarts, aberrations), qui est significatif ; la *valeur* du système (c'est-à-dire son *valant-pour*) ne peut être saisie qu'au niveau de ses consécrationes ou de ses contestations.

Le vêtement n'est en fait que le signifiant d'un seul signifié principal, qui est le mode ou le degré de participation du porteur (groupe ou individu). Il va de soi que ce signifié général se monnaie en un certain nombre de concepts ou signifiés secondaires, qui varient selon les groupes plus ou moins larges, plus ou moins formalisés qui se signalent à travers eux ; tel costume peut notifier des concepts d'apparence psychologique ou socio-psychologique : respectabilité, juvénilité, intellectualité, deuil, etc. Mais ce qui est notifié ici, à travers ces relais, c'est essentiellement le degré d'intégration du porteur par rapport à la société dans laquelle il vit : des faits historiques violents peuvent troubler les rythmes de mode, amener de nouveaux systèmes ; ils modifient le régime de participation, mais n'expliquent nullement les formes nouvelles. Le vêtement de deuil a pu être blanc autrefois, il est noir aujourd'hui ; une symbolique des couleurs peut avoir un intérêt historique ; mais le fait social, ce n'est pas la couleur du deuil, c'est le mode de participation qu'il implique. On retrouve ici la distinction structuraliste entre phonétique et phonologie : l'histoire peut s'intéresser à l'évolution de la couleur funèbre, mais la sociologie, comme la phonologie, traite essentiellement de valeurs oppositionnelles, et socialement signifiantes<sup>1</sup>. Le vêtement est, au sens plein, un « modèle social », une image plus ou moins standardisée de conduites collectives attendues, et c'est essentiellement à ce niveau qu'il est signifiant.

Au reste, la notion de signifié vestimentaire doit être étudiée avec

1. Il va de soi que le jeu des signes vestimentaires dépend étroitement du standing du porteur comme indice de son niveau de vie.

beaucoup de souplesse. Comme l'a souligné M. Meyerson, elle est une limite ; dans la réalité, on a affaire à des « complexes significatifs », dont le mode d'équivalence peut être très libre. Certains faits de costume peuvent paraître « insignifiants » en soi ; il faut alors se reporter plus que jamais à la fonction sociale et globale du fait recensé, et surtout à son histoire : car le mode de présentation des valeurs vestimentaires (formes, couleurs, disposition des lignes, etc.) peut très bien dépendre d'une histoire interne du système. Les formes peuvent très bien suivre l'histoire générale dans un contrepoint libre : certaines formes peuvent n'être que des « produits », les termes d'une évolution intrinsèque, et non à tout prix des « signes » ; il peut y avoir un arbitraire historique et une certaine insignifiance du vêtement, un « degré zéro », comme disent les structuralistes, des signes vestimentaires.



On ne saurait trop souligner, en terminant, que l'histoire du costume a une valeur épistémologique générale : elle propose en effet au chercheur les problèmes essentiels de toute analyse culturelle, la culture étant à la fois système et procès, institution et acte individuel, réserve expressive et ordre signifiant. A ce titre, elle est évidemment tributaire non seulement des autres sciences de l'homme qui l'entourent, mais aussi du stade épistémologique de la science sociale dans son ensemble ; née avec la science historique, elle en a suivi de loin le développement et elle se retrouve en même temps qu'elle devant les mêmes difficultés, à cette différence près que de toutes les recherches culturelles, elle a été jusqu'ici la plus délaissée, abandonnée surtout à des tâches de vulgarisation anecdotique. L'histoire du costume témoigne à sa façon de la contradiction de toute science de la culture : tout fait culturel est à la fois produit de l'histoire et résistance à l'histoire. Le vêtement, par exemple, est à chaque moment un équilibre processif, à la fois produit et défait par des déterminismes de nature, de fonction et d'amplitude variées, les uns internes, les autres externes au système lui-même. L'étude du costume doit réserver sans cesse la pluralité de ces déterminations. La précaution méthodologique principale est ici encore de ne jamais postuler hâtivement une équivalence directe entre la super-structure (le vêtement) et l'infra-structure (l'histoire). L'épistémologie actuelle se rend de plus en plus à la nécessité d'étudier la totalité historico-sociale comme un ensemble de relais et de fonctions : nous croyons que pour le vêtement (comme pour la langue) ces relais et ces fonctions sont de nature axiologique ; ce sont des *valeurs*, qui témoignent du pouvoir créateur de la société sur elle-même.

ROLAND BARTHES.  
(C. N. R. S.)